

Opéra et comédie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LÈ DOU VILLHO

Patois de Ste-Croix.

Court dialogue en patois de Ste-Croix entre deux vieux d'autrefois dont l'un, Daniel, après avoir habité la localité pendant nombre d'années durant lesquelles il était voisin de François, était aller s'établir dans une autre localité située à quelques lieues de là. Passant un jour près de la maison de son ancien voisin, il s'arrêta un instant auprès de lui, et il s'en suivit le dialogue suivant :¹

FRANÇOIS (en voyant arriver Daniel). — Etai tē ? Tē gros novē, ya gros grand taī qu'on ne t'a vu !

DANIEL. — Yē vrai ; dze ne vigne pō sovaī dē sla ruva.

F. — Tē faut aitrō, te praīdrē na bouḍcha ; on bocon dē pan et de fromōdze.

D. — Oh ! vartō nēvouai, dzē trop couaīta, et nē fauta dē raī ora, grand marsi, tē rēmaḥe bin.

F. — Eh bin asseta-tē na menuta. Et pouī, quin novē ? qu'etaī qui rōnne ? la queinna dis-te ?

D. — Oh ! adē la mēma, faut tri son lin tant bin qu'on pō !

F. — Ah bin quet ? Yē dīnsē pō dsōcon. Et quemaī va la Zalīe ?

D. — Dinse et Dinse, pō tant bin, l'a adē quō-quē douleurs de rhumatīse que la fan preu sfi.

F. — Combin ō-te d'aīfants ?

D. — Dze n'aī nē min, dze n'aī que des filles.

F. — Oh ! tē faut ètrē contaī, les fillēs volīont bin loū valets (garçons).

D. — Yē vrē que le mē fan gros pliaizi, le ne sont pō vaniteuses, le ne sont pō orgolieuses, le sont à pan.²

F. — Eh bin te vaī, yē bin quemaī dze tē die, lē fillēs volīont bin loū valets. On za bin taur dē drē quē loū valets sont dē batz et lē filles dē demi-batz.

D. — Mais topari, dzanmēri bin avai on valet. T'ai no doū tē, t'ē benirēux.

F. — Vaida, dzai nē doū, et dzē assebin deuve filles, mais dze t'assure que dzē atan dē rēcon-faur de mē filles quē dē moū valets. Yē vrē que yaina yon que va gros bin, é mē fō pliaizi, mē l'ōtre mē fō cozon. É la bin deu talent, lē preu instruit mais é n'annē pō l'autau, é veudri adē ètrē foueur de la mēzon ; n'ē pō on buveur, nē on pēraīzeu, mais é lē trop dē per liu (de par lui, présomptueux, entêté) ; é n'acutē pō çai qu'on liai dit. Enfin, mē fō cozon, n'sē pō çai quē vū baillī.

D. — Oh ! faut pō sē dēzespērō, é dsaidzēra.

F. — Dze l'ēspère.

D. — Ah bin quet ? quet fērē avouai netroū zaīfants ? Y ne nō zet pō baillī dē poyaī lōu con-dure to quemaī on veudret, yē dē leu baillī le benēxaīplīet tant qu'on pū, et dē loū rēmettre tius loū dzers à Cē quē mī quet no pū loū vardō deū mō.

F. — T'ō bin rēzon.

D. — Quin'n'heure ō-te ? Lē quatre heures ancliet fri ?

F. — Na, mē le van fri toledraī.

D. — Eh bin, mē fau vite allō, dzē oncor na bena tiria dēvānt d'arrevō à la mēzon, et dze tigne dē raītrō dē beneure à reyē, paurtatē bin !

F. — Tē assebin, bon rētaīr, adieu sivo.

(Feuille d'avis de Ste-Croix.) E. B.

Opéra et comédie. — Un jeune homme, une jeune fille, très épris l'un de l'autre, étaient au spectacle. C'était la première fois que la jeune fille allait au théâtre. Elle était tout yeux, tout oreilles. On jouait « Mignon ».

1. Pour facilité la lecture et aussi l'écriture du patois de Ste-Croix, il sera convenu que la lettre ō surmontée d'un tréma sera prononcée avec le même son que la lettre o dans les mots français : or, dehors, trésor.

2. Expression d'autrefois qui voulait dire : travailleuses et économes, en d'autres termes : propres à amener le pain à la maison.

— C'est un opéra ! fit, d'un air de connaisseur, le jeune homme.

— Ah ! oui... un opéra ?... C'est la même chose qu'une comédie ?...

— Mais non, c'est pas du tout la même chose. N'est-ce pas, une comédie, c'est... oui... et puis, un opéra, c'est... Enfin, quoi, je puis pas mieux t'expliquer : l'opéra c'est comme qui dirait le soleil et la comédie, la lune.

La littérature de guerre. — Nous avons reçu du Comité catholique de propagande française, à Paris, toute une série de brochures ayant trait à la guerre, de la collection : « Pages actuelles, 1914-1915 » (Bloud et Gay, éditeurs, Paris). Ces brochures ont pour titres : *La neutralité de la Belgique*, par Henri Welschinger ; *La Belgique en Terre d'asile*, par Henry Carton de Wiart ; *L'Allemagne s'accuse*, par Jean de Beer ; *L'occupation allemande à Bruxelles, racontée par les documents allemands* (introduction par L. Dumont-Wilden) ; *Comment les Allemands font l'opinion*, I et II, par L. Dumont-Wilden. Enfin, de la collection « Etudes et documents sur la guerre » (Librairie Armand Colin, à Paris), *La violation de la neutralité belge et luxembourgeoise par l'Allemagne*, par André Weiss. Toutes ces brochures sont d'une lecture très attachante.

BONAPARTE EN SUISSE

OU

Une halte du grand homme, à Villeneuve

Comédie anecdotique, mêlée de couplets

par J.-J. PORCHAT

(Représentée pour la première fois sur le Théâtre de Lausanne, le 15 mars 1843.)

— 0 —

III

ROBINET.

Allons, Jean-Louis, il a touché la corde sensible ; laissez-vous fléchir... Jeannette est gentille, Michel monte une voiture dans la perfection : ça peut les mener loin...

JEAN-LOUIS.

Tout cela est bel et bon ; mais je n'entends pas de cette oreille-là.

ROBINET.

Vraiment ? Que ne le disiez-vous ? *Il passe de l'autre côté.* Je disais donc...

JEAN-LOUIS, avec impatience.

Il suffit. Ce n'est pas le jour de parler de mariage. Le Grand homme passera bientôt, et je vais en Municipalité, où nous sommes convoqués à l'extraordinaire, aux fins de nous préparer à lui rendre les plus grands honneurs, en conformité de notre délibération de ce jour.

MICHEL.

Mon père !

JEANNETTE.

Monsieur Jean-Louis !

JEAN-LOUIS.

Non ! La patrie avant la famille.

SCÈNE V

ROBINET, MICHEL, JEANNETTE

ROBINET.

Barbare ! Les voilà bien ces patriotes !... Ça n'a pas plus d'entrailles... Ah ! par exemple, pour les entrailles (*il se donne une tape sur le ventre*), un baillif en avait plus que trois municipaux. Il n'aurait pas planté là une jeune et jolie fille pour courir...

MICHEL.

Laissez- donc vos baillifs, M. Robinet.

ROBINET.

Mes baillifs ! Mes baillifs !... Pourquoi n'en parlais-je pas ? C'étaient là des hommes de poids, des hommes considérables ! On savait ce qu'on tenait avec eux. Et leurs perruques donc, leurs vénérables perruques ! Comme ça représentait, comme ça jetait de la poudre aux yeux du petit monde... Celle-ci, par exemple, qu'elle était imposante sur la tête de notre dernier baillif ! Il me l'a laissée en témoignage de sa munificence. Hélas ! Elle est bien déçue, bien dérisoire aujourd'hui. Elle se fait vieille comme son maître ; elle sera bientôt presque aussi chauve que moi... N'importe : je l'utiliserai jusqu'à la

corde ; je veux en mourir coiffé, et que l'on m'en terre avec elle. *On entend des cris confus.*

MICHEL.

J'entends du bruit... C'est Bonaparte ! Viens Jeanette. *Les cris, les vivats redoublent.*

ROBINET.

Michel ! Jeannette ! Jeannette ! Michel ! Arrêtez. N'allez pas servir d'ornement à son triomphe... O ciel...

SCÈNE VI

ROBINET, seul.

Il regarde du côté d'où vient le bruit.

Les idolâtres ! Ils vont lui baisser les talons : moi, je ne bouge pas d'ici ; je reste planté fièrement, le chapeau sur la tête, d'un air sévère et désapprobateur. Il me verra, lui ; il me remarquera et se troublera... Ils approchent ; ils viennent. O rage ! La place est si pleine de monde que la voiture ne peut avancer, sans compter que le pavé ne vaut pas le diable. Que vois-je ? On lui baise les mains, on lui jette des fleurs ! Je lui jetterais plutôt des pierres. Ohé ! du tumulte ! Voici du nouveau... La voiture a versé ! Oh ! s'il avait seulement deux ou trois côtes rompues ! *On entend des chants.* Hélas, non ! Les Vaudois chantent : Bonaparte se porte bien. Ah ! bon, bon, une roue, un essieu cassés ! C'est toujours quelque chose... Mais voici l'homme, o honte, entouré des hommages de ces fanatiques. Retirons-nous ; cela fait mal. *Il s'éloigne après avoir exprimé par gestes son indignation.*

SCÈNE VII

BONAPARTE, UN AIDE DE CAMP, DRAGONS VAUDOIS, *servant d'escorte*, SOLDATS FRANÇAIS, JEAN-LOUIS, MICHEL, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : du Chant du départ.

Bonaparte est à nous. Quel jour, quel jour de fête ! Chantons, Vaudois, soyons heureux.

Sur nos bords, un moment le destin qui l'arrête, Amis, voulut combler nos vœux.

MICHEL.

Salut au vainqueur d'Italie !

Bientôt tu le seras deux fois.

Ah ! loin de nous jamais n'oublie

L'amitié du peuple vaudois.

JEAN-LOUIS.

A la victoire qui t'appelle

Comme un aigle on te voit voler.

Nos rochers, leur glace éternelle,

Rien, rien ne te fait reculer.

CHŒUR.

Bonaparte est à nous, etc.

BONAPARTE.

Citoyens, je suis sensible à ces marques d'affection et puisque mon voyage devait être retardé par un accident, j'aime mieux qu'il me soit arrivé chez vous que partout ailleurs.

VOIX.

Vive Bonaparte !

L'AIDE DE CAMP.

Général, trois heures sont nécessaires pour réparer...

BONAPARTE.

Hâtez-vous.

L'AIDE DE CAMP.

J'ai trouvé un ouvrier plein de bonne volonté.

JEAN-LOUIS, *saluant*.

Et très-habile, Citoyen premier consul. C'est mon fils. Est-il heureux de réparer la voiture qui porte les destins du monde. (*A suivre.*)

« **Piclette** » fait son tour de Suisse. — La reprise de *Piclette*, jeudi, au Kursaal, par la Muse, a été un réel succès pour l'auteur et pour ses interprètes. Cette amusante pièce vaudoise sera redonnée pour la dernière fois demain dimanche, à 8 ½ heures, à la Maison du Peuple, avec prix réduits.

Piclette a été déjà donné à Vevey et à Montreux. Les prochaines représentations auront lieu à Moudon, Lucens, Payerne, Pully, Lutry, Cully, Mézières, Aigle, Bex, Villars, Morges, Rolle, Aubonne, Nyon, Cossonay, La Sarraz, L'Isle, Orbe, Vallorbe, Le Brassin, Le Sentier, Yverdon, Ste-Croix, Avenches ; puis Neuchâtel, Cernier, Chaux-de-Fonds, Le Locle, Couvet, Travers, Bienné, St-Imier, Fribourg, Bulle, Romont, Estavayer, Sion, Martigny, Monthey ; peut-être Genève et Berne.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.